



Guylaine Brun-Trigaud (dir.)

Contacts, conflits et créations linguistiques

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Les écrivains allemands et autrichiens dans l'exil (1933-1945)

Annette Nogarède

DOI : 10.4000/books.cths.1356

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2015

Date de mise en ligne : 13 novembre 2018

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508648



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

NOGARÈDE, Annette. *Les écrivains allemands et autrichiens dans l'exil (1933-1945)* In : *Contacts, conflits et créations linguistiques* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2015 (généré le 03 mars 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/1356>>. ISBN : 9782735508648. DOI : 10.4000/books.cths.1356.

Les écrivains allemands et autrichiens dans l'exil (1933-1945)

Annette NOGARÈDE
Professeur agrégée d'histoire-géographie,
Lycée A. Daudet Nîmes

Extrait de : Guylaine BRUN-TRIGAUD (dir.), *Contacts, conflits et créations linguistiques*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2015.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

La prise de pouvoir de Hitler en 1933 ainsi que l'Anschluss de l'Autriche en 1938 ont conduit à une émigration de masse des élites intellectuelles et économiques de ces deux pays : environ 500 000 personnes s'expatrient, dont plus d'un quart (130 000) aux États-Unis¹. Dans cet exode, les écrivains ne représentent qu'une petite minorité, environ 1 500 personnes, mais parmi eux on trouve les esprits les plus brillants de la République de Weimar². Ce mouvement d'émigration représente un transfert de savoir sans précédent, surtout en direction des États-Unis, mais aussi des autres pays de l'émigration comme l'Union soviétique ou le futur État d'Israël. L'historien Peter Gay le formula ainsi :

« Les exilés qu'Hitler produisit représentaient le transfert le plus important d'intelligence, de talent et d'érudition que le monde ait jamais connu. »³

Nous proposons d'étudier la situation des écrivains allemands et autrichiens dans l'exil, sous l'angle de la « perte » de la langue maternelle et de l'adaptation à la langue et à la culture du pays d'accueil.

Le chemin vers l'exil

La perte de l'existence sociale

En 1932, l'Allemagne était encore un État démocratique, avec d'énormes difficultés, générées par la crise économique et les affrontements violents entre forces de droite et de gauche. Néanmoins, comme le suggère Bertolt Brecht par le titre de sa pièce *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*, la marche au pouvoir d'Adolf Hitler ne fut, jusqu'à la fin 1932, ni linéaire ni irrésistible. Il y eut certes une polarisation de la politique et les intellectuels, surtout ceux de gauche ou les pacifistes avérés, ressentirent un risque de marginalisation⁴, mais ils étaient toujours entendus, comme Heinrich Mann, président de la section poésie de l'Académie prussienne des arts jusqu'en 1933. Lors des élections législatives en novembre 1932, les résultats du NSDAP marquèrent même un net recul⁵, et Kurt von Schleicher fut nommé chancelier.

Le retournement de situation avec le remplacement de Schleicher par Hitler le 30 janvier 1933 et surtout la rapidité avec laquelle il liquida la démocratie de Weimar prit donc beaucoup de personnes au dépourvu (le premier camp de concentration pour les opposants politiques fut ouvert le 20 mars 1933 !). En Autriche, l'Anschluss de 1938,

1. C.D. Krohn, «Émigration 1933-1945/50», p. 1.

2. C.L. Lang, «L'Allemagne et son émigration», p. 453-466.

3. P. Gay, *Weimar Culture*, p. 12.

4. J. R. Becher, «Exil», *Deutsche Literatur im Exil*, p.427/428.

5. Voir les statistiques sur: www.dhm.de

même s'il avait été redouté, se fit également plus vite que prévu. Alors qu'un référendum devait se tenir sur l'indépendance de l'Autriche, le parti nazi organisa un coup d'État le 11 mars 1938. Les troupes de la Wehrmacht entrèrent en Autriche le 12 mars pour soutenir l'annexion.

L'Anschluss poussa à l'exode des écrivains autrichiens d'origine juive ou opposés au parti nazi, ainsi que des écrivains allemands qui avaient trouvé refuge en Autriche. Il en fut de même en France et dans d'autres pays européens dès que les troupes allemandes envahirent le pays et cette fuite perpétuelle contribua au sentiment de déracinement des exilés⁶. Stefan Zweig résuma cette déchéance rapide dans ses mémoires publiées en 1944 sous le nom « Le monde d'hier » :

« Né en 1881 dans un grand et puissant empire [...], il m'a fallu le quitter comme un criminel. Mon œuvre littéraire, dans sa langue originale, a été réduite en cendres. Étranger partout, l'Europe est perdue pour moi... J'ai été le témoin de la plus effroyable défaite de la raison [...]. Cette pestilence des pestilences, le nationalisme, a empoisonné la fleur de notre culture européenne. »⁷

L'anéantissement des œuvres littéraires

L'expérience la plus déchirante pour les écrivains fut sans doute l'interdiction de leurs œuvres et leur anéantissement symbolique par les autodafés de livres, dont le plus connu est celui de Berlin du 10 mai 1933. L'écrivain Erich Kästner nous livre son témoignage :

« Et en l'an 1933 mes livres furent brûlés en grande pompe funèbre sur la place de Berlin, près de l'opéra [...]. Le nom de vingt-quatre écrivains allemands, qui devaient être à jamais symboliquement effacés, furent triomphalement proclamés. J'étais le seul des vingt-quatre qui me fus personnellement déplacé pour assister à cette mise en scène éhontée. Je me trouvais près de l'université, coincé entre des étudiants en uniforme de SA, la fleur de la nation, et là je vis nos ouvrages s'envoler vers les flammes étincelantes [...] Au cours des années suivantes, je ne vis plus mes livres en public que les rares fois où je me trouvai à l'étranger. À Copenhague, à Zurich, à Londres. C'est un sentiment extraordinaire que d'être un auteur interdit et de ne plus voir ses livres sur les étagères des bibliothèques et dans les vitrines des librairies. Dans aucune ville de mon pays natal. Pas même dans la ville où j'étais né. Pas même à Noël, lorsque les Allemands courent les rues enneigées à la recherche de cadeaux. »⁸

Kurt Tucholsky, l'un des esprits les plus brillants de la scène intellectuelle berlinoise, écrit à son ami Walter Hasenclever le 11 avril 1933 de son séjour à Göteborg dont il ne reviendra pas :

« Je n'ai pas besoin de vous apprendre que notre monde n'existe plus en Allemagne. Et donc : Je vais maintenant la fermer. On n'engueule pas un océan. »⁹

Tucholsky se suicida par ailleurs dans son exil en Suède en 1935. Le PEN club (association internationale d'écrivains) refusa cependant de prendre une position claire contre les autodafés. En mai 1933, Ernst Toller prit la parole lors du congrès à Raguse (Italie) pour dénoncer cette attitude :

« Qu'est-ce que vous avez fait quand des écrivains allemands et des dizaines de milliers d'ouvriers ont été emprisonnés ? Qu'est-ce que vous avez fait contre les autodafés ? Contre l'expulsion des universitaires les plus éminents ? Rien. Des millions d'hommes n'osent ni parler ni écrire librement dans l'Allemagne actuelle, et quand je prends la parole ici, c'est au nom de ces millions qui sont désormais privés de voix. »¹⁰

6. B. Brecht, «1940», *Deutsche Literatur im Exil*, p. 96-98.

7. S. Zweig, *Die Welt von Gestern*, p. 8-10.

8. E. Kästner, *Kennst du das Land, in dem die Kanonen blühen ?*, p. 7-9.

9. K. Tucholsky, *Politische Briefe*, p. 16.

10. E. Toller, « Vortrag auf dem PEN-Club in Ragusa », *Deutsche Literatur im Exil*, p. 159-163.

Bientôt les écrivains qui avaient fui l'Allemagne se retrouvèrent dans une nouvelle structure : la section du PEN club des auteurs allemands à l'étranger.

L'installation dans l'exil

L'accueil des exilés fut plus ou moins facile selon les pays. Ils arrivaient épuisés et appauvris, surtout ceux partis précipitamment. Certains virent leurs avoirs bancaires gelés dans des pays pourtant considérés comme sûrs, tels que la Suède, la Hollande ou le Canada¹¹. Ils maîtrisaient souvent mal la langue du pays d'accueil. Des pays, comme la Suisse, décidèrent en 1939 de fermer complètement leurs frontières aux réfugiés. D'autres, comme la Grande-Bretagne ou les États-Unis, ne donnèrent des permis de séjour qu'aux personnes jugées intéressantes pour la vie scientifique et culturelle du pays. En France, des écrivains furent confrontés, dès 1938-1939, au refus de permis de séjour¹² ou furent internés au début de la guerre dans des camps comme Aix-Les Milles, sous prétexte qu'ils étaient ressortissants d'un pays ennemi¹³. On parlait d'ailleurs à l'origine d'« émigrés » et non pas d'« exilés ». Bertolt Brecht critique cette terminologie dans son poème De la notion d'« émigré » :

« J'ai toujours trouvé que ce nom sonnait faux : émigrés.
Cela veut bien dire celui qui émigre de son plein gré.
Mais nous, nous ne sommes pas partis de nous-mêmes,
en choisissant un autre pays.
Nous ne sommes pas non plus immigrés dans un pays
pour y rester, si possible pour toujours.
Nous avons fui. Nous sommes des expulsés, des bannis.
Et le pays qui nous accueillit ne sera jamais un chez-nous, il sera un exil. »¹⁴

Les écrivains de gauche, comme Bertolt Brecht, Heinrich Mann et Lion Feuchtwanger qui avaient émigré aux États-Unis, furent confrontés à la défiance des autorités à leur égard. Heinrich Mann, qui se définissait comme « Européen dans l'âme », s'intégra parfaitement pendant son exil en France de 1933 à 1940, ce qu'il ne parvint pas à faire aux États-Unis¹⁵. Ces écrivains furent convoqués après la guerre, comme Albert Einstein, au bureau pour des activités anti-américaines¹⁶. Bertolt Brecht s'installa, par ailleurs, lors de son retour, non pas en Allemagne de l'Ouest, mais en RDA. Heinrich Mann voulut le suivre, mais il mourut avant son départ pour la RDA, en 1950 (enterré à Berlin-Est).

La situation ne fut guère mieux dans l'autre grand pays de la future coalition anti-hitlérienne : l'Union soviétique. On demandait aux écrivains accueillis de suivre la ligne officielle du parti. Leurs enfants étaient envoyés dans l'école du Komintern à Ufa (Ural), tandis que les adultes étaient logés dans des hôtels, comme le célèbre Hôtel Lux à Moscou où ils étaient surveillés et séparés de leur environnement¹⁷. 3 000 Allemands exilés en Union soviétique furent d'ailleurs emprisonnés ou envoyés dans les Goulag. Les pays d'accueil pouvaient ainsi faire preuve d'un certain rejet de ces étrangers, qui étaient pourtant leurs alliés. Ils devinrent des réfugiés, soumis au bon vouloir des autorités.

Certains auteurs sont néanmoins parvenus à gagner une influence importante dans le pays d'accueil, comme Thomas Mann aux États-Unis. Ce dernier réussit en effet à monter, avec l'aide de sa fidèle amie américaine Agnès E. Meyer, un réseau d'aide aux écrivains émigrés. En contact permanent avec le monde de l'exil sous toutes ses facettes, notamment avec Albert Einstein ou le sociologue marxiste Theodor W. Adorno, il

11. L. Feuchtwanger, *Le Diable en France*, p. 31.

12. T. Balk, «Das verlorene Manuskript», *Deutsche Literatur im Exil*, p. 71-80.

13. L. Feuchtwanger, *Le Diable en France*, p. 61-63.

14. B. Brecht, « Von der Bezeichnung "Emigranten" », *Deutsche Literatur im Exil*, p. 39.

15. H. Mann, «Abschied von Europa», *Deutsche Literatur im Exil*, p. 114-131.

16. C.L. Lang, «L'Allemagne et son émigration», p. 460.

17. H. Plivier, «Flucht nach Taschkent», *Deutsche Literatur im Exil*, p. 138-149.

mobilisa des Américains fortunés, comme Siegfried Guggenheim ou Louis B. Mayer¹⁸, pour assurer des contrats aux écrivains.

La lutte pour le maintien de la langue allemande

Les obstacles à la publication en allemand

Un certain nombre d'écrivains purent bénéficier d'une publication de leurs œuvres grâce à des maisons d'édition installées à l'étranger. Querido à Amsterdam par exemple, maison fondée en 1933 par le Néerlandais Emanuel Querido et l'Allemand Fritz Helmut Landshoff, est alors la plus importante pour la littérature de l'exil jusqu'à l'occupation des Pays-Bas par l'armée allemande. Mais Emanuel Querido fut déporté à Sobibor où il meurt en 1943.

Gottfried Bermann, était quant à lui co-proprétaire d'une maison d'édition très connue en Allemagne, le S. Fischer Verlag. Il décida en 1933 de la partager entre Berlin, sous le nom de S. Fischer Verlag avec Peter Suhrkamp comme nouveau directeur, et l'Autriche, avec Gottfried Bermann à sa tête, pour suivre les écrivains exilés. La partie allemande pouvait ainsi transférer des fonds afin de soutenir l'édition en exil. Après l'Anschluss, Gottfried Bermann fit déménager la partie « exil » à Stockholm et à New York.

Ces maisons, indispensables pour les écrivains allemands et autrichiens en exil, ne furent en aucun cas suffisantes pour sauvegarder leur notoriété et assurer leur survie. Le nombre de lecteurs potentiels se rétrécissait au fur et à mesure de l'avancée allemande en Europe et les pays d'accueil n'étaient pas forcément intéressés par des publications en allemand, même aux États-Unis ou en Amérique du Sud où une forte minorité germanophone était présente, issue de l'immigration de travail du début du XX^e siècle.

Cette dernière considérait en effet avec méfiance ces exilés, qui lui semblait dénigrer une Allemagne enfin forte et redressée. Une partie était même acquise au régime nazi¹⁹, qui jouissait aux Amériques, comme en Angleterre ou aux pays scandinaves, de certaines sympathies : l'industriel Henry Ford, par exemple, était l'un des plus célèbres bailleurs de fonds étrangers d'Adolf Hitler, et il fut récompensé en 1938 pour ce soutien durable avec la Grand-Croix de l'Aigle allemand²⁰.

Les écrivains exilés rencontrèrent une difficulté inverse auprès des élites intellectuelles « éclairées » des pays d'accueil, car la langue allemande fut progressivement assimilée au régime nazi. Le philosophe Ernst Bloch l'illustre par cette formule :

« La langue allemande est devenue la langue du diable ; le diable est le père du mensonge, et elle ne sert plus qu'à cela : les cris, le brouillard et la démagogie. »²¹

L'expérience la plus douloureuse de la perversion de la langue fut certainement celle de Lion Feuchtwanger. Dans son œuvre *Le Juif Süß* paru en 1925, qui connut un succès mondial, l'auteur dénonçait l'antisémitisme à travers l'histoire de Joseph Süß-Opppenheimer, conseiller financier du duché de Wurtemberg au début du XVIII^e siècle. Cela n'empêcha pas le régime nazi, sous l'impulsion de Goebbels, de s'emparer du roman et d'en pervertir le sens pour l'adapter au cinéma en 1940 à des fins de propagande antisémite.

18. T. Mann, *Briefe 1937-1947*, p. 160, 203, 210-212, 284-286, 469-472.

19. Préface de M. Winkler, *Deutsche Literatur im Exil*, p. 21.

20. G. Sager, «Der Diktator von Detroit», in: *spiegel.de*, 29 juillet 2008.

21. E. Bloch, «Zerstörte Sprache - zerstörte Kultur», *ibid.*, p. 362.

Le problème de la « dégénération » de la langue

La langue littéraire de l'« autre Allemagne » fut désormais obligée d'évoluer dans un vase clos. Ernst Bloch présente ce dilemme de la façon suivante :

« Comment pouvons-nous nous en sortir, comment pouvons-nous remplir notre mission politique et culturelle ? Nous ne pouvons pas renier notre langue sans détruire la culture que nous portons en nous. Et nous ne pouvons pas sauvegarder la culture et la faire évoluer sans parler la langue qui fut le vecteur principal de notre apprentissage culturel. »²²

Le risque de voir mourir la langue à défaut de pouvoir l'utiliser fut également évoqué par Hans Natonek :

« J'aime ma langue maternelle, mais je ressens avec grand chagrin qu'elle est condamnée à s'étioler dès que l'on arrache du sol où elle avait pris racine. La langue maternelle ne peut pas être emportée sous d'autres cieux, elle ne peut pas y pousser et fleurir. »²³

Coupés de leur pays d'origine, les exilés ne pouvaient plus suivre au jour le jour les évolutions politiques ou les mouvements de la langue parlée, ce qui pouvait être néfaste, surtout pour les auteurs engagés qui travaillaient des sujets de la vie quotidienne.

Bien qu'on pût craindre un lent appauvrissement de la langue et de la syntaxe, cela ne fut pas vraiment le cas. On décèle chez certains écrivains, plus conservateurs ou arrivés à une plus grande maturité avant le départ en exil, l'emploi d'une langue plus traditionnelle reprenant les canons classiques. Cette langue devint même parfois extrêmement riche et soignée, au point d'être comparable à celle des grands auteurs de la littérature allemande. En outre, elle fut enrichie des expressions anglaises ou françaises, là où elles étaient plus pertinentes que les expressions allemandes, ce qui apporta une densité de l'expression et des sentiments très moderne. La trilogie de Joseph et Charlotte à Weimar, de Thomas Mann, en est la parfaite illustration. Cette langue n'a pas connu de suite dans la littérature allemande d'après-guerre, mais elle reste aujourd'hui encore exemplaire pour sa richesse et son originalité, au point d'avoir donné de nouveaux « classiques » entrés aujourd'hui au panthéon de la littérature allemande.

Pour explorer cette langue dans tout son raffinement et pour traduire toute la complexité de leurs personnages, le monologue devint un des moyens d'expression favori des écrivains. Les auteurs expriment bien souvent leurs réflexions personnelles à travers leurs personnages, comme dans Charlotte à Weimar²⁴ de Thomas Mann et La mort de Virgile de Hermann Broch²⁵. On peut également citer les réflexions du narrateur dans l'œuvre de Thomas Mann, Docteur Faustus, ou le dialogue du héros du roman, Adrian Leverkühn, le « Faust » moderne, avec le diable, qui, tout en s'écartant de la forme du monologue, s'insèrent dans la même démarche intellectuelle²⁶.

En ce qui concerne les écrivains dits « de gauche », l'exil a conduit à un renforcement des idées qu'ils défendaient, à un langage plus politique et plus dur, quitte à caricaturer la réalité sociale et à noircir la nature humaine, comme on peut le remarquer chez les écrivains exilés en URSS, mais aussi Bertolt Brecht et Heinrich Mann (collection d'essais publiés en 1933 sous le titre « La haine » par Querido à Amsterdam²⁷). Pour certains, leur écriture se prêtait à la glorification de la société communiste, comme ce fut le cas pour les poèmes de Johannes R. Becher publiés en URSS²⁸. Mais est-il possible de parler d'un « appauvrissement » ? Un appauvrissement en nuances par rapport à leur

22. E. Bloch, *op. cit.*, p. 347.

23. H. Natonek, « In search of myself », *Deutsche Literatur im Exil*, p. 155.

24. T. Mann, *Lotte in Weimar*, p. 351-353.

25. H. Broch, *Der Tod des Vergil*, p. 380-399.

26. T. Mann, *Doktor Faustus*, p. 300-339, 400-402.

27. H. Mann, *Der Hass*, p. 61-85.

28. J.R. Becher, « Moskau », *Deutsche Literatur im Exil*, p. 150-151.

positionnement politique, peut-être, une certaine « radicalisation » – ce qui n'est pas étonnant, d'ailleurs, compte tenu du contexte historique – mais certaines de ces œuvres développèrent une perspicacité et une force de persuasion impressionnantes. Ils acquièrent également une valeur historique car ces écrivains établirent de précieux témoignages pour la période de l'exil²⁹.

La peur de la dégénérescence ou même de la mort de la langue littéraire, exprimée par Bloch et Natonek, n'était donc pas complètement justifiée. La littérature de l'exil est au contraire arrivée à créer un univers nouveau, dans le contexte particulier de sa conception, qui garde une grande valeur jusqu'à nos jours.

Le choix des sujets

Les sujets étaient soumis au même problème que la langue elle-même : compte tenu de l'éloignement de leurs pays d'origine, les écrivains en exil avaient du mal à trouver des sujets contemporains, surtout dans la période de 1933 à 1939. Certains l'essayèrent, à l'exemple de Brecht et de son œuvre *Grand-Peur et misère du III^e Reich*. Cette pièce témoigne d'ailleurs, malgré l'exil, d'une bonne analyse de la société et d'une bonne connaissance de la nature humaine.

Mais ces œuvres sont restées minoritaires. On pouvait remarquer, en revanche, une renaissance du roman historique, comme *Henri IV* de Heinrich Mann, *Joseph et ses frères* de Thomas Mann, les biographies de Stefan Zweig (*Marie-Antoinette*, *Erasme*, *Marie Stuart*, *Magellan*) ou *Le faux Néron* de Lion Feuchtwanger (critique déguisée de Hitler). Cette concentration sur le roman historique a provoqué des critiques amères, de la part de Kurt Hiller par exemple, écrivain exilé à Paris, en 1938 :

« La production littéraire des Allemands émigrés dans sa totalité, c'est un scandale ! Ils écrivent sur Machiavel, sur Ignace de Loyola, sur Cervantès... si cela est absolument nécessaire et si vous avez réellement la tranquillité intérieure pour faire cela, faites-le ; les questionnements philosophiques et artistiques sont valables pour toutes les périodes, semblent éternels... Mais si ces écervelés des belles-lettres échafaudent une science à partir de ce qui est inintéressant et inutile, avec des livres sur Catherine de Russie, Christine de Suède, Joséphine de France, Fernand I^{er}, Philippe II, Napoléon III, le faux Néron ou le vrai Pierre, qu'ils soient maudits, cette bande d'arriérés ! Hitler va être empereur de l'Europe demain, si vous vous enfuyez aujourd'hui devant les exigences du jour, dans votre cupidité et votre lâcheté ! »³⁰

Toutes les recensions littéraires ont par la suite réagi à ce reproche de futilité et ont pris parti dans la discussion. Alfred Döblin, par exemple, défendit les sujets historiques par rapport à la situation spécifique de l'exil, où il n'était plus possible de s'immiscer dans la politique quotidienne. Il souligna qu'il ne s'agissait pas d'une fuite devant la réalité, mais de tentatives d'explication de la situation actuelle qui permettaient de faire des propositions d'actions concrètes³¹.

Pendant la guerre, on remarque cependant un retour vers l'actualité. Les exilés trouvaient leurs sujets dans les articles de journaux ou les récits de rescapés européens. On peut citer ici le roman d'Anna Seghers, *La septième croix*, ou *La hache de Wandsbek* d'Arnold Zweig, publié d'abord en hébreu et en allemand en 1947.

La découverte de l'existence des camps de concentration, qui était devenue une évidence à partir de 1943, transformait, en même temps que les sujets, le regard que portaient surtout les écrivains d'origine juive sur l'Allemagne. Pour Hannah Arendt, la découverte des camps de concentration représente la vraie césure entre la vie des écrivains « avant » et « après », davantage même que l'exil lui-même³². Ils se détachèrent de tout lien

29. Voir, p.ex.: B. Brecht, *Arbeitsjournal*, p. 113, 256, 378, 428.

30. K. Hiller, *Profile. Prosa aus einem Jahrzehnt*, Paris 1938, p. 236-238.

31. A. Döblin, «Der historische Roman und wir», *Deutsche Literatur im Exil*, p. 296-321.

32. *Interview von G. Gaus mit H. Arendt*, 28.10.1964.

sentimental avec leur pays d'origine. Pour certains, l'épreuve fut terrible, comme pour le sociologue Theodor W. Adorno qui disait :

« Écrire des poèmes après Auschwitz, c'est un acte barbare. »³³

L'identité juive, l'antisémitisme et l'anéantissement des juifs d'Europe formaient désormais un nouveau champ de travail inépuisable pour la littérature de l'exil.

L'adaptation aux pays d'accueil et l'après-guerre

L'apprentissage d'une nouvelle langue et ses limites

Les écrivains apprirent tous la langue du pays d'accueil, ce qui les aidait à intervenir dans leur vie intellectuelle pendant et après l'exil. Nombre d'exilés (environ 600 aux États-Unis) réussirent à obtenir des chaires universitaires et décidèrent de ne pas retourner en Allemagne.

Mais la majorité d'entre eux continuait à écrire en allemand. Ils n'arrivaient pas à atteindre le même niveau d'expression en langue étrangère, comme le décrit Hannah Arendt dans une interview de 1964 : à la question « Qu'est-ce qui vous reste de vos origines ? », elle répond :

« Il reste la langue maternelle. En Allemand, j'ose dire des choses que je ne pourrais pas exprimer en anglais. Ce sont les rêves, les souvenirs d'enfant. »³⁴

Hannah Arendt faisait cependant partie de la jeune génération d'exilés, ceux qui avaient entre 20 et 30 ans au moment de partir ou qui avaient suivi leurs parents, et qui ont eu moins de difficultés à s'approprier une langue étrangère.

Raoul-Othmar Auernheimer décrit ce problème quand il se rappelle son arrivée aux États-Unis :

« "Leurs pertes sont nos gains", me disait l'épouse affable de mon mécène américain, en montrant l'Europe de son menton, quand elle m'accueillit avec son mari à New York. Cette phrase encourageante n'est cependant pas valable dans la même mesure pour l'écrivain que pour les autres professions libérales, les universitaires ou les musiciens [...]. Pour maîtriser réellement une langue, une vie d'homme est guère suffisante, pour une deuxième, elle n'est pas assez longue. Ce qui n'exclut pas de parler ou même d'écrire couramment une autre langue. Mais l'écriture créative ne se borne pas à l'écriture proprement dite, elle nécessite cette source originelle de représentations et d'expériences, qui porte les mots inconsciemment vers celui qui écrit et qui le relie à ses lecteurs. »³⁵

Max Brod décrit ses efforts pour s'approprier l'hébreu dans son exil en Palestine. Il était arrivé à une maîtrise parfaite de la langue, à l'exemple du Hifil : un groupe de verbes difficile à conjuguer, mais couramment utilisé. Il l'employait, comme il disait, « inconsciemment ». Il arriva néanmoins à une limite de l'apprentissage, comme le montre l'anecdote suivante : après une conférence commune avec la « reine du théâtre », Chana Rowina, sur l'œuvre de Stefan Zweig, qu'il avait tenu dans un hébreu parfait, mais écrit avec de lettres latines, M^{me} Rowina lui dit :

« Votre conférence fut parfaite, votre hébreu est magnifique. Il n'y a qu'une seule chose qui me dérange : on s'aperçoit que vos yeux vont de gauche à droite quand vous regardez vos notes. »³⁶

33. T. W. Adorno, «Kulturkritik und Gesellschaft», in: *Adorno: Gesammelte Schriften*, Bd. 10, p. 11-30.

34. *Interview von G. Gaus mit H. Arendt*, 28.10.1964.

35. R.-O. Auernheimer, «Das Wirtshaus zur verlorenen Zeit», *Deutsche Literatur im Exil*, p. 372/373.

36. M. Brod, «Ein neues Dasein», *ibid.*, p. 95.

Pour citer d'autres exemples de la jeune génération, et pour cerner de plus près ce problème, on peut évoquer les enfants de Thomas Mann, Klaus et Erika. Klaus Mann fut un écrivain engagé, sa sœur et lui faisaient des allers-retours entre les États-Unis et l'Europe, souvent dans des conditions dangereuses, pour garder le contact avec des écrivains qui y étaient restés ou dans le cadre de reportages sur la guerre civile espagnole. Après la guerre, ils travaillaient comme correspondants pour des journaux américains en Allemagne, dans le cadre des procès de Nuremberg, entre autres.

Klaus Mann s'intégra parfaitement aux États-Unis, il mit en garde les écrivains, dans le journal *Die Sammlung* qu'ils ne devaient pas tomber dans le piège du repli sur soi :

« L'esprit allemand qui, autrefois, voulait conquérir l'Europe – non pas une Europe impérialiste, mais une Europe gouvernée par la raison – et qui fut soumis, justement à cause de cela, à la persécution dans la nouvelle Allemagne, qui fut méprisé et banni, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus y respirer, cet esprit ne doit pas se manifester uniquement, dans les pays où on lui offre l'hospitalité, par l'analyse incessante de son objet de haine, par sa plainte, ses querelles et ses revendications. Il doit faire ses preuves en tant que cet élément infiniment précieux qui continue d'être productif pendant qu'il lutte, qui fleurit, pendant que ses ennemis essaient de l'étouffer, et, tout en jouant et en luttant en même temps, dégage une lumière qui va survivre à l'obscurité. »³⁷

Il continuait cependant à écrire ses œuvres littéraires en allemand, en espérant sauvegarder la langue et pouvoir un jour renouer avec le public allemand, comme le roman *Mephisto* qui dénonce la soumission d'une certaine partie de l'élite artistique au régime nazi.

L'adaptation aux pays d'accueil et à sa langue restait donc dans la plupart des cas limitée à la langue d'usage, même si les exilés maîtrisaient parfaitement bien celle-ci. Il leur fut cependant difficile ou même impossible de l'utiliser comme ils le faisaient avec leur langue maternelle.

La traduction

Comme les exilés n'arrivaient pas, pour la plupart, à écrire directement dans la langue des pays d'accueil, ils devaient passer par la traduction. Pour certains, comme Thomas Mann ou Lion Feuchtwanger, cette démarche fut une réussite. Ils écrivaient tous leurs livres en allemand, mais le succès était toujours là, malgré le passage obligé par la traduction.

L'impact de l'œuvre de Thomas Mann dans les pays anglophones peut être mesuré grâce à l'anecdote suivante. Pendant les procès de Nuremberg, le procureur britannique Shawcross, qui coordonnait l'ensemble de l'accusation, cita à deux reprises dans son réquisitoire des extraits du monologue de Goethe de Charlotte à Weimar, en prétendant qu'il s'agissait de citations authentiques :

« Il y a très longtemps, Goethe disait du peuple allemand qu'il sera un jour rattrapé par son sort : le sort va s'abattre sur eux car ils se sont trahis eux-mêmes et ne voulaient pas assumer ce qu'ils étaient réellement. Qu'ils ne connaissent pas le charme de la vérité, c'est à déplorer, que les paroles dans le vent, les écrans de fumée et la barbarie démesurée leur soient aussi chers, c'est répugnant. Qu'ils s'offrent à chaque criminel fou, qui appelle à leurs instincts les plus bas et les renforce dans leurs vices... c'est misérable. »³⁸

Les maisons d'édition de l'exil décidaient, elles aussi, de publier des traductions de romans, pour s'assurer, ainsi qu'à leurs auteurs, une plus grande visibilité. Le succès fut inégal selon les pays. L'éditeur Gottfried Bermann Fischer, installé à Stockholm depuis

37. K. Mann, «Die Sammlung», *Deutsche Literatur im Exil*, p. 278.

38. *Der Prozess gegen die Hauptkriegsverbrecher vor dem internationalen Militärgerichtshof. Nürnberg 14. November 1945 – 1. Oktober 1946*. Bd. 19, Nürnberg 1948, S. 592.

1938 après avoir quitté l'Autriche pour éditer la littérature de l'exil, décrit ce combat de tous les jours dans ses mémoires :

« Pour l'année 1939, 17 livres étaient en préparation, une production importante pour la petite maison d'édition qui travaillait dans des conditions extrêmement difficiles. La coopération avec les éditeurs néerlandais avait été très harmonieuse [...]. Mais la correction des œuvres imprimées en Suède fut une torture. Il n'y avait aucun imprimeur qui maîtrisait la langue allemande, et le résultat fut un nombre effarant d'erreurs [...]. À chaque erreur, il fallait changer la ligne entière car le matériel ne permettait pas de changer une seule lettre. Cela a pris des années – jusqu'à longtemps après la guerre – pour éliminer complètement les erreurs des éditions suédoises de nos œuvres. »³⁹

Il restait que les traductions n'arrivaient pas toujours à restituer toute la finesse et les nuances du manuscrit original, si elles n'étaient pas pleines de fautes. Comme le disait Raoul-Othmar Auernheimer :

« La meilleure traduction ne reste cependant qu'une main dans un gant. »⁴⁰

L'exil comme catalyseur de l'écriture

Malgré toutes les difficultés rencontrées dans l'exil, certaines des œuvres les plus importantes de la littérature allemande furent accomplies pendant cette période : Le joueur d'échecs de Stefan Zweig, Le Docteur Faustus et les deux derniers volumes du Joseph de Thomas Mann, Henri IV de Heinrich Mann, La vie de Galilée de Bertolt Brecht, Exil de Lion Feuchtwanger, Le principe espérance d'Ernst Bloch, esquissé en grande partie pendant l'exil aux États-Unis, pour n'en citer que quelques exemples.

On peut en déduire que l'exil pouvait également avoir un effet enrichissant sur l'œuvre des écrivains. Je me permets de citer encore Ernst Bloch, qui tente de donner une explication, par rapport à son pays d'accueil, les États-Unis :

« Nous sommes ici dans un pays ouvert et hospitalier. Les États-Unis ne sont pas un État-Nation. Depuis sa fondation, c'est un pays d'immigration ou, comme on dit habituellement, un melting-pot. Les métaux à l'origine de ce mélange sont encore reconnaissables, et ils n'ont pas encore complètement fondu. [...] L'Amérique laisse la liberté personnelle à tout un chacun qui ne remet pas en cause les fondements sociaux de cet État. [...] Le contenu du melting-pot reste malléable et prêt à s'allier à des nouveaux apports. Chaque immigré doit apporter quelque chose qui vaut le coup d'y être fondu et qui est prêt à s'unir au reste. Notre relation avec ce pays ne doit donc pas être une adaptation aveugle et soumise, surtout pas vis-à-vis de la classe régnante, ni l'indifférence et le repli sur soi. Il faut garder une sorte de distance originale. En Amérique, il y a plus de rêves d'une vie meilleure que dans tout autre État bourgeois ; il ne manque qu'un contenu à cet optimisme. Il faut que nous prenions parti à l'Amérique, comme si elle était – aussi – un morceau de l'Allemagne. Nous devons stabiliser la cause pour laquelle nous fûmes obligés de quitter notre pays natal. Cette cause sont les Droits de l'homme qu'il faut réaliser entièrement. »⁴¹

Hajo Holborn, un historien de renommée qui est, parmi d'autres, à l'origine d'une nouvelle école d'historiographie en Allemagne après la guerre, cite un autre aspect positif de l'exil :

« Ma transformation en Américain m'a donné une perspective beaucoup plus large sur tout ce qui est allemand. »⁴²

Fritz Stern, qui a dû s'enfuir avec ses parents en 1938 à l'âge de 12 ans, fait part du même enrichissement personnel :

39. G. Bermann-Fischer, «Bedroht - Bewahrt», *Deutsche Literatur im Exil*, p. 344/345.

40. *Ibid.*, p. 374.

41. E. Bloch, *op. cit.*, p. 346-372.

42. H. Holborn, *History of modern Germany*, p. 12.

« J'adoptais une double vie : le passé allemand d'un côté, toujours présent, toujours funeste ; le présent américain de l'autre, direct, insécurisant, mais toujours prometteur. Je vivais par la force des choses et par ma propre volonté, dans ces deux mondes. »⁴³

L'exil a donc représenté pour certains une source d'inspiration. Il semblerait que la clé de l'énigme réside ici : la volonté de s'intégrer dans le pays d'accueil et la capacité de vivre dans deux mondes : deux sociétés, deux histoires, deux univers linguistiques différents. Les écrivains qui ont accepté les nouvelles expériences et influences résultant de l'exil, tout en gardant leur distance originale, ceux qui avaient conscience de la valeur de leur œuvre et de ce qu'ils pouvaient apporter à l'édifice social de leur pays d'accueil et, dans certains cas, à l'Allemagne de l'après-guerre, pouvaient puiser une nouvelle inspiration de l'exil.

Les écrivains de l'exil ne furent cependant pas tous les bienvenus dans l'Allemagne de l'après-guerre. On les traitait de « lâches », de « traîtres », car ils n'avaient pas vécu les mêmes choses que leurs compatriotes restés dans le pays⁴⁴. L'influence des anciens nazis restait, à certains égards, importante. On peut encore citer l'exemple de Klaus Mann. Après la guerre, il tenta de faire publier ses romans en Allemagne, mais les maisons d'édition se montraient très réticentes car il attaqua des personnes qui avaient regagné une certaine influence en Allemagne de l'Ouest, comme l'acteur Gustaf Gründgens, dans son roman *Mephisto*⁴⁵. Le sentiment de n'appartenir à aucun pays, des problèmes financiers et une dépression l'ont conduit au suicide en 1949 à Cannes.

Sa sœur Erika réagit de manière différente. Après le suicide de Klaus, elle écrit :

« Je ne sais pas encore comment vivre, je sais seulement que je n'ai pas d'autre choix. »⁴⁶

Elle retourne en Europe, s'installe en Suisse et s'investit jusqu'à sa mort, en 1969, dans la sauvegarde et la promotion des œuvres de son père et de son frère. Elle a largement contribué à leur popularité posthume.

La plupart des exilés sont restés dans leurs pays d'accueil, à quelques exceptions près. Ils ne sont plus arrivés à reprendre pied dans l'Allemagne de l'après-guerre. Leur évolution personnelle avait été trop différente de celle des Allemands ou Autrichiens restés sur place.

Une nouvelle génération d'écrivains s'affirmait après la guerre, autour du Groupe 47. Ils n'étaient pas partis en exil et voulaient contribuer au renouveau de l'Allemagne grâce aux expériences qu'ils y avaient vécues pendant la guerre. On assiste donc, après l'exil, à un changement profond du paysage littéraire en Allemagne et en Autriche. Les œuvres de l'exil restent cependant parmi les plus abouties au niveau du langage littéraire, et on peut dire que c'est justement la situation particulière de leur conception qui leur a conféré une valeur durable.

43. F. Stern, *Fünf Deutschland und ein Leben*, p. 172.

44. Préface de M. Winkler, *Deutsche Literatur im Exil*, p. 16.

45. Le roman fut publié en Allemagne (en RDA !) en 1956. En Allemagne de l'Ouest, où M. Gründgens avait continué sa carrière après la guerre, la première édition eut lieu en 1963, mais la famille de l'acteur entama une procédure qui conduisit à son interdiction de 1968 à 1975. Voir préface de l'éditeur, Klaus Mann, *Mephisto*, p. I-V.

46. Erika Mann, *The Last Year of Thomas Mann*, p. 41.

Résumé

Les écrivains allemands et autrichiens contraints à l'exil sous Hitler furent confrontés au problème déchirant de la perte de leur langue maternelle, à l'image du philosophe Ernst Bloch : « Comment pouvons-nous nous en sortir, comment pouvons-nous remplir notre mission politique et culturelle ? Nous ne pouvons pas renier notre langue sans détruire la culture que nous portons en nous. Et nous ne pouvons pas sauvegarder la culture et la faire évoluer sans parler la langue qui fut le vecteur principal de notre apprentissage culturel. » Nous proposons d'analyser la situation de l'exil, sous l'angle de la « perte » de la langue maternelle et de l'adaptation à la langue et à la culture du pays d'accueil. Dans quelle mesure ces difficultés ont-elles freiné la productivité littéraire des écrivains, ou au contraire représenté un vecteur d'évolution personnelle et de créativité, car nombre d'œuvres majeures ont été écrites pendant la période d'exil ?

BIBLIOGRAPHIE

- ADORNO Theodor W., *Gesammelte Schriften*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1980.
- BRECHT Bertolt, *Arbeitsjournal*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1973.
- BRECHT Bertolt, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, Berlin, Suhrkamp, 1965.
- BRECHT Bertolt, *Furcht und Elend des Dritten Reiches*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1998.
- HERMANN Broch, *Der Tod des Vergil*, Bonn, Rheinische Verlagsanstalt, 1958.
- FEUCHTWANGER Lion, *Le Diable en France*, Paris, Belfond, 2010.
- GAY Peter, *Weimar Culture : The Outsider as Insider*, New York, Norton, 1969.
- HILLER Kurt, *Profile. Prosa aus einem Jahrzehnt*, Paris, Édition du Carrefour, 1938.
- HOLBORN Hajo, *History of modern Germany*, Princeton, Princeton University Press, 1982.
- KÄSTNER Erich, PÜSCHEL Walter, *Kennst Du das Land, in dem die Kanonen blühen ?* Berlin, Eulenspiegel, 1967.
- MANN Erika, *The Last Year of Thomas Mann*, New York, Farrar, Straus and Cudahy, 1958.
- MANN Heinrich, *Ein Zeitalter wird besichtigt*, Claassen, Düsseldorf 1974.
- MANN Heinrich, *Der Hass*, Berlin, Aufbauverlag, 1983.
- MANN Klaus, *Mephisto*, Hamburg, Rowohlt, 1981.
- MANN Thomas, *Briefe 1937-1947*, Frankfurt/M., Fischer, 1963.
- MANN Thomas, *Deutsche Hörer !* Frankfurt/M., Fischer, 1987.
- MANN Thomas, *Doktor Faustus*, Frankfurt/M., Fischer, 2003.
- MANN THOMAS, *Lotte in Weimar*, Frankfurt/M., Fischer, 2012.
- WINKLER Michael (ed.), *Deutsche Literatur im Exil*, Stuttgart, Reclam, 2003.
- STERN Fritz, *Fünf Deutschland und ein Leben. Erinnerungen*, München, C.H. Beck, 2007.

TUCHOLSKY Kurt, POLITISCHE BRIEFE, Rowohlt, Reinbek, 1969.

ZWEIG Stefan, DIE WELT VON GESTERN, Fischer, Frankfurt/M., 1997.

Articles et émissions

KROHN Claus-Dieter, « Emigration 1933-1945/50 », 31.5.2011, in : EGO-Europäische Geschichte online.

LANG C. L, « L'Allemagne et son émigration », in : Politique étrangère N°4, 1955.

SAGER Gesche, « Der Diktator von Detroit », 29 juillet 2008, in : spiegel.de

GAUS Günter, Interview mit Hannah Arendt, 28.10.1964, in : rbb.de

Recueils documentaires

Der Prozess gegen die Hauptkriegsverbrecher vor dem internationalen Militärgerichtshof. Nürnberg 14. November 1945 – 1. Oktober 1946, Nürnberg 1948

Sites :

www.dhm.de